

**Ambivalence des rapports sociaux
entretenus par une intellectuelle Algérienne, *Aziza* de Djemila DEBECHE**

Abdelaziz BECHIRI
Université Mentouri-CONSTANTINE

Le roman *Aziza* publié, au début de la guerre d'indépendance par l'imprimerie Imbert, en Algérie était passé presque inaperçu, les gens étaient surtout préoccupés, à juste raison par le conflit.

L'état d'urgence était de rigueur en Algérie, et toute publication qui avait une dimension référentielle bien marquée ne pouvait voir le jour, en raison de la censure.

Djemila DEBECHE, par le biais d'une écriture épurée, assez proche du degré zéro selon l'expression de Roland Barthe, avait pu tenir la gageure de faire passer son récit.

Ainsi, la narratrice *Aziza*, lors de son passage à Sétif avait constaté que:

"Les murs de la ville étaient couverts d'affiches électorales. A la gare des tracts étaient collés sur un mur. Je descendis de voiture et m'arrêtais pour examiner des portraits des candidats (page 116)".

Cette allusion discrète replacée dans le contexte de l'époque évoque la dénonciation de la part des partis nationalistes algériens et notamment le MTLD (Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques) le trucage électoral, l'administration coloniale ne voulant pas voir siéger à l'Assemblée Algérienne les représentants du peuple, Assemblée émanant du système en place. Même l'UDMA (Union Du Manifeste Algérien), pourtant de tendance réformiste en était victime.

En fait, les repères spatiaux temporels balisent le texte; ils constituent la toile de fond sur laquelle se déroule la diégèse dont le thème principal est centré sur les difficultés de l'intellectuelle algérienne de s'affirmer et de protéger sa personnalité dans la société algérienne où le poids de l'acculturation est si contraignant.

L'Algérienne cultivée était de ce fait frustrée dans son épanouissement culturel surtout.

Amitiés et clivage ethnique :

La narratrice cultive des amitiés dans les deux communautés, amitiés fondées sur des convictions revendiquées sans équivoque; elles sont fondées sur des affinités intellectuelles, le respect et l'estime réciproques.

Au hasard des rencontres, Aziza nous relate à travers des faits de la vie courante ses sentiments amicaux ou inamicaux selon le cas, vis-à-vis des personnes se mouvant dans son environnement social.

Dès l'incipit, elle annonce ses préférences et ses répulsions.

L'instance narratrice commence par évoquer ses sympathies, elle dit ceci :

"Je travaillais alors dans une Agence de Presse qui me laissait peu de loisirs et j'avais dû hésiter avant de pouvoir répondre à l'invitation de Laura Berthier. Dès son arrivée en Algérie, il y avait un peu plus de trois ans, Laura Berthier épouse d'un haut fonctionnaire avait réuni autour d'elle un groupe d'amis dont je faisais partie".

"Ces réunions étaient recherchées car il y avait chaque fois une surprise agréable. Cette fois le bristol gravé annonçait un concert donné par la virtuose Anne Lirès. Je me réjouis à l'idée de revoir Anne Lirès, une amie de Lycée" (pages 7 et 8).

Du côté algérien, la narratrice nous présente son amie en disant:

"Je passais avec Mina un agréable dimanche. Mina était une charmante fille qui vivait selon la tradition musulmane; elle aimait cependant les coutumes européennes, lisait des magazines parisiens et regrettait que son père ne lui permit pas, à cause du qu'en dira-t-on, de sortir sans voile. Elle recevait beaucoup d'amies et se rendait souvent en visite dans les familles algéroises. Comme elle était très gaie, nous nous entendions bien et, ce dimanche elle réussit à me dérider, elle avait le don de saisir les défauts de son entourage et de les mimer. Aussi redoute-t-on un peu sa malice".p.37

Des inimitiés et de l'affirmation identitaire :

Pour ce qui des inimitiés de la narratrice, elles se retrouvent dans les deux communautés, la musulmane et l'Européenne. Elle les explicite par l'incompatibilité des convictions idéologiques relatives à la situation coloniale.

Quant à la narratrice, elle situe son algérianité dans le cadre arabo-musulman. Ses réactions en découlent. Voici ce qu'elle dit à propos d'une algérienne assimilée.

"Fakia Brahil, musulmane algérienne comme moi, avait un esprit qui me déplaisait. Elle avait transformé son prénom en celui de Francine. Pour ma part, je n'avais jamais songé à dissimuler mon origine" (page 8).

Elle précise sa pensée en évoquant un fait apparemment anodin et pourtant bien caractéristique des tensions qui existaient lors de cette période de l'Histoire de L'Algérie :

"Un jour, c'était à la fin de 1944, je m'étais rendue au service maritime de santé, pour certaines formalités d'embarquement. Je voulais aller à Marseille chez des parents".

" Il y avait beaucoup de monde et l'on avait séparé les voyageurs en deux groupes; d'un côté les Européens, d'un autre les Musulmans. Lorsque le groupe des Musulmans fut invité à se former, tout naturellement, je me rangeais avec mes compagnes aux haïks blancs. Mécontent de ce qu'il prenait pour une erreur, un jeune infirmier vint vers moi". (page 8)

" –Allons! Mademoiselle! Mettez-vous de l'autre côté. Vous voyez bien qu'ici c'est pour les Musulmans Je lui tendis ma carte d'identité: "

"Il lut mon nom, reparti sans mot. Parmi les miens, on me regarda avec surprise, sans sympathie. Une gêne m'envahit. Ni dans un groupe, ni dans l'autre j'étais à ma place" (pages 8 et 9).

Certes, Aziza avait opté pour la tenue vestimentaire européenne courante, néanmoins elle désapprouve le comportement de Fakia qui imite de façon provoquant les Parisiennes.

Voici comment la narratrice la juge :

" Elle avait donc opté pour l'Occident et de façon excessive. Toujours élégamment vêtue, à la dernière mode de Paris, elle avait abandonné toutes les coutumes musulmanes et avait même rompu avec les familles arabes qu'elle connaissait jusque là. Elle se souciait peu des commentaires. La fortune que lui avait léguée son vieux mari était confortable et lui permettait de vivre à sa guise: " (page 9).

Il est à remarquer que la narratrice évitait les personnes qui se distinguaient par leur algérophobie notoire; chaque fois que ces rencontres se produisaient incidemment, elle prenait ses distances. Écoutons ce qu'elle dit à propos d'un universitaire du type chauvin :

"J'évitais un Maître de Facultés connu pour sa sévérité envers ses élèves Musulmans. Sa suffisance me choquait. On disait qu'il teignait sa moustache et ses cheveux et cette pensée m'amuse car son physique malgré cet artifice restait ingrat" (page 10).

L'archétype de la femme raciste est reflété avec humour par cette séquence:

"J'évitais aussi Irène Durer, une journaliste qui jacassait au milieu d'un groupe. Elle était très fière de ses importantes relations et avait connu un certain succès à la suite d'une série de reportages. Je ne l'aimais guère à cause d'un incident survenu entre elle et moi à une vente de charité. On distribuait ce jour-là des vêtements et des friandises à des enfants musulmans. Irène Durer, à un moment se pencha vers moi, car j'étais sa plus proche voisine." (page 10)

"- Ces gens-là, on ne les civilisera jamais, me dit-elle, à voix basse".

"J'allais protester, mais elle m'en empêcha, ajoutant:

"- Vous ne les connaissez pas, chère Mademoiselle! Croyez-moi, il faudra encore un ou deux siècles pour les amener à un niveau acceptable". (pages 10 et 11).

"Presque à ce moment, quelqu'un dit mon nom et Irène Durer me regarda fixement, stupéfaite, et furieuse à la fois de sa méprise. Dès cet instant, elle me garda une rancune impitoyable. C'est que je l'avais quittée sans la saluer". (pages 10 et 11).

Le verbe "jacassait" renvoie à la pie. La métaphore est cinglante. La méprise en question pouvait s'expliquer : la narratrice parlait correctement le français, elle était vêtue à l'européenne, non "typée", donc susceptible d'être classée parmi les privilégiés du système qui prétendaient être dépositaires des valeurs civilisationnelles, supérieures manifestant, lorsque l'opportunité se présentait leur sectarisme primaire sur un ton péremptoire.

L'intellectuelle algérienne dans son vécu quotidien:

Dans de nombreux passages du roman, *Aziza*, se présentant comme le porte-parole attitré de l'écrivain, se plaint des comportements de certains de ses compatriotes, qui, par une espèce de réaction d'autodéfense radicalisent leur jugement envers l'Algérienne instruite qui a renoncé au voile et qui s'est éloignée de cette tradition vestimentaire. Son mari, avocat, bilingue, donc cultivé et qui, en principe devrait être plus libéral, manifeste la même étroitesse des idées sur l'émancipation de la femme algérienne que ceux qui sont moins instruits.

Le mari de la narratrice, ambitieux, égoïste, voire cynique n'est pas non plus ménagé. Lorsque la narratrice avait su qu'il était bigame, et qu'elle l'avait incité à reconnaître cette situation matrimoniale cachée jusque-là, il avance des arguments fallacieux sur la séquestration injustifiée de sa femme.

*"Tu sais bien dit -il * que ma carrière serait entravée si l'on connaissait notre mariage. Tu es devenue trop occidentale. C'est la raison pour laquelle je voulais te voir rester aux Beni-Ahmed. Plus tard le temps fera son œuvre et ce que l'on ne peut admettre aujourd'hui sera plus acceptable dans quelques années. D'ailleurs, à ce moment-là, ma situation sera changée et mes actes ne seraient pas jugés comme à l'heure actuelle. (pages 113 et 114)*

Pour la narratrice, c'est un faux-fuyant; elle livre le fond de sa pensée en rapportant les propos qu'elle avait tenu à l'ami de son mari sur la discrimination sexiste à l'encontre de l'Algérienne de la part de l'Algérien, qui, en fait est lui-même aliéné par le régime colonial.

"-Il est vrai (..) que je vis à l'occidentale. Mais pourquoi me reprocher une éducation qui, somme toute me laisse fidèle à mes origines? Vous parlez tous français! Et vous en êtes fiers! Vous cherchez l'instruction française pour vos enfants; filles et garçons". (page 123).

Conclusion :

Aziza est le roman-plaidoyer d'une Algérienne, écrit sur l'Algérienne prévenant toute interprétation tendancieuse qui situerait la narratrice hors de la civilisation arabo-musulmane dont elle se réclame. Elle manifeste clairement ses convictions arabo-musulmanes, en citant dans l'épigraphe qui ouvre le roman ce verset traduit du Coran:

"Le désir d'épouser une femme, soit que le fassiez paraître, soit que vous le receliez dans vos œuvres, ne vous rendra point coupables devant Dieu. Il sait que vous ne pouvez vous empêcher de songer aux femmes; mais ne le promettez pas en secret, à moins que l'honnêteté de vos discours ne voile votre amour" (Chapitre II, verset 253).

Le récit se déroule après la Seconde guerre mondiale et se termine avant 1954, du moins c'est l'impression qui se dégage à la lecture, les indices temporels s'arrêtent avant cette date, Du reste, le roman a été achevé d'imprimer le 20 octobre 1955.

Djemila DEBECHE montre par l'intermédiaire de son porte-parole *Aziza* que sa préférence va à la symbiose de l'authenticité et de la modernité, pour ce qui a trait à la place de l'Algérienne.

